

## Restitutions

Le texte suivant existe en une traduction française<sup>1</sup>, mais son auteur ne l'a publié complètement que dans le journal du parti Nationaliste-Démocrate qu'il dirigeait, «*Neamul Românesc*» (La Nation roumaine) le 10 mars 1934. Du premier coup d'œil on s'aperçoit que ce qui a incité Iorga à s'adresser à un large public pour répéter ses idées sur le passé et le présent du Sud-Est européen c'était l'évolution de la situation politique. On comprend donc qu'il se soit hâté de réagir en inscrivant ce thème dans sa série habituelle de conférences à l'Institut qu'il avait fondé en 1914. Les événements avaient pris une tournure qui imposait le sujet à l'attention. Le 9 février 1934, on signait à Athènes le pacte d'Entente Balkanique par lequel la Roumanie s'alliait à la Grèce, à la Turquie et à la Yougoslavie. La politique de Titulescu, visant au maintien du statu-quo et à la sauvegarde de la paix, reportait ainsi un succès notable, quoique la Bulgarie et l'Albanie n'envisageaient pas de s'y joindre, tandis qu'à Rome, à Vienne et à Budapest on allait prendre une attitude contraire à la nouvelle Entente<sup>2</sup>. Toute l'évolution politique d'alors obligeait plus ou moins les gens à se pencher sur ce genre de problèmes et à s'y intéresser. N. Iorga, comme on verra, regardait avec beaucoup de réserve le projet, peut-être à cause d'autres divergences qui l'opposaient déjà au ministre roumain des Affaires Étrangères. Son scepticisme au sujet de l'accord qu'on venait de conclure était d'ailleurs justifié, ce qui, à l'épreuve de la guerre, deviendra évident. De toute façon, l'historien devait s'estimer frustré de n'avoir pas été consulté, justement lui qui, depuis une vingtaine d'années, avait prêché l'assistance amicale entre les pays des Balkans au nom d'une solidarité fatalement amenée de loin par l'origine commune de ces peuples. Car il n'hésitait pas à supposer une parenté entre les Thraces et les Illyres, déjà entrevue par Hasdeu dans l'obscurité de l'Antiquité. Cependant, il s'est toujours refusé à insérer la Roumanie parmi les pays balkaniques, tout comme il ne voulait pas reconnaître que les envahisseurs venus de l'Est eussent laissé une empreinte durable sur ce territoire dont ils se sont souvent rendus maîtres. Les Slaves ne seront donc pas comptés au même rang que les autres facteurs déterminants de l'unité balkanique. Celle-ci, selon Iorga, s'est constituée à partir de la base thraco-illyrienne à laquelle se sont superposés successivement l'hellénisme, Rome et Byzance, chacune de ces étapes s'inscrivant en une seule continuité. Cette continuité n'a pas été rompue après 1453, car l'Empire ottoman a recueilli l'héritage byzantin, qui, partiellement, subsiste jusqu'au phanariotisme, lequel est considéré par notre historien comme une forme générale de vie commune aux sociétés du Sud-Est européen. L'unité du domaine ne comporte pas nécessairement l'union de toutes ses parties, si proches soient-elles les unes des autres. Les peuples du Sud-Est ont subi pendant de longs siècles deux influences contraires, celle de l'Orient et celle de l'Occident. Cette dernière était toujours préférée par Iorga, car il ne pouvait s'empêcher d'y appliquer aussi son choix politique de patriote roumain. Il est d'autant plus intéressant de remarquer que, témoin d'un nouveau faiblissement de cette solidarité balkanique qu'il prônait, il constatait lucidement une crise de l'Occident.

Andrei Pippidi

<sup>1</sup> Publiée sous le titre *Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen*, Revue Historique du Sud-Est européen, XII, 1935, p. 107–125. La traduction abrégée était due à Leosava Pavlovitch (1907–2004) qui se trouvait alors en Roumanie parce que son père était alors l'ambassadeur de Yougoslavie à Bucarest. Elle était peintre et allait devenir professeur de littérature française à l'Université de Belgrade. Je me suis permis de compléter et, par endroits, de rectifier cette version afin d'en rendre mieux l'oralité, en y ajoutant quelques notes indispensables.

<sup>2</sup> Eliza Campus, *Înțelegerea balcanică*, București, 1972, p. 125.